

Chazeaux (annexe de l'Antiquaille), dans lequel, par contre, il n'a plus d'hommes. Son nouveau service est constitué : 1° par une crèche ; 2° par les filles publiques envoyées par le bureau des mœurs ou par celles qui volontairement viennent se faire soigner pour des accidents vénériens ou syphilitiques, et 3° par des femmes affectées de dermatoses. Ces dix-huit années ainsi employées, le chirurgien de l'Antiquaille quitte l'hôpital pour toujours. Il y a donc en même temps trois chirurgiens en fonctions qui passent de six en six ans dans les trois services que nous avons énumérés. C'est un sexennat.

Depuis la création de la Faculté de médecine, un nouveau service a été établi, et cette fois dans d'excellentes conditions. Il se compose de salles d'hommes, de femmes et d'enfants, soit syphilitiques ou vénériens, soit atteints de maladies de la peau. On a aussi annexé à ce service une salle de cours, un laboratoire, une bibliothèque et un musée (renfermant non seulement les pièces principales du Musée dermatologique de Saint-Louis, mais encore les dessins des cas les plus remarquables observés à l'Antiquaille). Comme on le voit, cette installation laisse aujourd'hui peu de chose à désirer. M. le professeur Gailleton, auquel on est redevable de cette organisation, est à la tête de cet important service, et fait deux fois par semaine des cours cliniques et théoriques sur les deux spécialités, et à des heures qui permettent à tous les étudiants d'y assister, à midi en hiver, et à sept heures en été. Ajoutons que les trois autres chefs de service de l'Antiquaille (MM. Dron, Horand et Aubert) font également, pendant le semestre d'été, des cours libres sur la dermatologie ou la syphiligraphie. A la vérité, tous ces cours sont suivis, mais ils le seraient bien davantage si, comme à Vienne, les leçons se trouvaient échelonnées aux différentes heures de la journée. Notons enfin qu'à Lyon, les deux spécialités se trouvent toujours réunies dans les mêmes services ; il est vrai que la vénéréologie et la syphiligraphie prédominent considérablement, sous le rapport du nombre.

## VII

A Vienne, rien de tout cela. Pour montrer, d'un trait, la différence, il suffit de suivre un instant la carrière du professeur Hebra ; docteur en 1841, il est, quatre ans après, nommé médecin ordi-

naire d'une division pour les maladies de la peau, à la tête de laquelle il restera jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire jusqu'en 1880, chef de ce même service, après avoir été successivement nommé professeur extraordinaire et professeur ordinaire. Est-ce à dire que, occupant ces fonctions pendant près de quarante ans, il ait tenu la carrière fermée et que personne n'ait pu, à côté de lui, cultiver, pratiquer, ni enseigner la pathologie et la clinique dermatologiques? Loin de là! N'est-ce pas à Vienne que se trouve cette pléiade de dermatologistes distingués, Auspitz, Neumann, etc., professeurs extraordinaires de dermatologie, qui tous font des cours cinq fois par semaine, sans compter ceux qui sont faits régulièrement par l'agrégé et l'assistant du service de Kaposi?

On comprend que, se consacrant dès le début de sa carrière à la dermatologie, tout médecin ayant un fonds solide d'études générales doive marquer son passage dans cette branche spéciale et, ce qui est plus important, la faire progresser. On comprend que les médecins étrangers se groupent autour d'un personnel dermatologique normal, éprouvé, organisé, tout entier à son œuvre et à sa tâche ; on comprend qu'ils affluent là où ils sont certains de trouver ce qu'ils savent ne pas rencontrer ailleurs.

Nous n'ignorons pas qu'on nous répondra que soit à Saint-Louis, soit à l'Antiquaille, les médecins et les chirurgiens de ces hôpitaux ont presque tous signalé leur séjour par des œuvres sur lesquelles l'oubli ne saurait se faire, et que les noms d'Alibert, de Bielt, de Cazenave, de Devergie, de Bazin, de Hardy, etc., à Paris, de Baumès, de Diday, de Rodet et de Rollet, etc., à Lyon, sont inscrits dans le livre d'or de la dermatologie et de la syphiligraphie. Nous n'ignorons pas que c'est à eux et à leurs successeurs actuels que l'on doit une bonne part des progrès réalisés dans ces deux branches sœurs de la médecine.

Mais, ajouterons-nous, que n'auraient pas donné ces mêmes hommes, si au lieu de quelques années, ils avaient, comme Hebra, passé leur vie entière à la tête d'un grand service spécial?

Que n'auraient-ils pas fait pour l'enseignement et pour les progrès de la dermatologie, s'ils avaient été encouragés, soutenus, organisés, et pourvus de tout ce qui est nécessaire au savant, au professeur et aux élèves!

## VIII

Nous en avons dit assez pour éclairer complètement l'opinion sur une situation que l'avenir seul peut modifier d'une manière profonde. Nous avons montré, dans une de ses parties, le vice radical de l'organisation actuelle de l'enseignement de la médecine spéciale dans notre pays, en ce qui concerne la dermatologie. Le vice est le même dans toutes les autres branches de la médecine spéciale, le même dans la médecine générale dont l'enseignement pratique est fait, en réalité, non par l'Université, mais par les médecins des services hospitaliers, à titre privé, libre, et sans aucune espèce d'organisation du personnel enseignant, ni de la matière de l'enseignement! Que de choses à dire sur tout cela! Et le moment n'est-il pas venu de faire la lumière sur toutes ces questions qui intéressent si gravement l'avenir de la médecine, l'honneur et l'intérêt du pays?

Puissions-nous être suivis dans la voie que nous ouvrons! Puisse une agitation salutaire ébranler notre vieille organisation médicale jusque dans ses fondements, et restituer de ce côté à notre pays la place et le rang qu'il n'a pas conservés!

Cette partie de notre tâche est terminée. Pour accomplir notre devoir jusqu'au bout, il nous suffira de dire en quelle manière et de quelle façon il serait possible, au moins à titre provisoire, de pallier, en ce qui concerne les étudiants français, les vices d'organisation les plus nuisibles de l'enseignement de la dermatologie.

Nous avons montré plus haut que le champ d'études était aussi large que possible et que la matière dermatologique était abondante jusqu'à l'excès.

Nous avons rappelé également que malgré l'absence de tout encouragement, malgré le défaut de toute organisation d'ensemble, l'hôpital Saint-Louis possédait, en fait, un personnel enseignant plein de zèle et d'activité, ayant fait largement ses preuves, et toujours à la disposition du public médical et des élèves.

Les élèves! Mais voilà où la plus extraordinaire situation se présente!

Aucun élève de la Faculté de Paris n'est obligé de faire acte de présence, même un jour, à l'hôpital Saint-Louis, unique établis-

sement où il puisse apprendre la dermatologie; seuls, quelques élèves des hôpitaux (externes, internes) indispensables pour les nécessités matérielles et administratives du service nosocomial, sont désignés chaque année, non pas d'après leurs aptitudes ou après des études spéciales, ni pour une destination particulière, mais à leur choix dans les règles ordinaires du rang ou de l'ancienneté. Chaque service reçoit un interne et quatre élèves externes, soit en tout pour les six cents malades de l'hôpital, six internes et vingt-quatre externes! Voilà tout! De temps à autre quelque élève stagiaire se fait inscrire dans l'un des services; mais, trop souvent, son but principal est d'obtenir un certificat attestant qu'il a passé quelques mois à l'hôpital Saint-Louis; si le chef de service exige de tous les stagiaires la présence réelle et le rôle effectif, il peut être assuré de voir ceux-ci disparaître rapidement de sa division. Telle est la règle; rares sont les exceptions.

Quels sont donc les assistants, relativement nombreux (on peut compter une moyenne quotidienne de cent à deux cents) qui se partagent entre les diverses cliniques officielles ou libres de l'hôpital? Ce ne peuvent être les internes des hôpitaux (l'élite de notre corporation dans sa fleur); tous, à l'heure où se font nos leçons, sont retenus par les exigences des divers services auxquels ils sont attachés dans les hôpitaux disséminés *intra* et *extra muros*; il en est de même pour les externes des hôpitaux, ou encore pour le groupe moins régulier des stagiaires de la Faculté.

Et il en sera ainsi chaque année (que l'on veuille bien le remarquer), pendant toute la scolarité, de sorte que si l'étudiant, arrivé à la fin de ses années d'externat ou d'internat, n'est pas assez riche de temps ou d'argent pour prolonger la durée de son séjour à Paris, il ira exercer la médecine pratique sans avoir jamais appris la dermatologie! Ce cas est malheureusement celui de la grande majorité des médecins formés par l'organisation actuelle.

Ceux qui assistent à nos cours sont d'ordre très varié; on y compte à la fois des étudiants amateurs que l'objectivité et le pittoresque de nos études attirent et distraient, des pharmaciens médecins qui viennent prendre une teinture de pratique dermatothérapeutique, et qui recueillent religieusement nos moindres formules; des élèves en médecine en rupture momentanée d'externat ou de stage (mais au moins pour un motif louable); enfin des

élèves en médecine dont la scolarité est terminée, ou qui sont libérés des exigences réglementaires, et qui viennent, tout spontanément, avant de quitter Paris, s'instruire en dermatologie. Joignez à cela un certain nombre de jeunes médecins d'avenir fixés dans la capitale, qui viennent, après la lettre, faire leur éducation dermatologique; puis quelques-uns de nos savants confrères des stations minérales, ou des stations d'hiver, voire même de l'étranger, qui nous font l'honneur de venir utiliser quelques heures de leur loisir, auprès de nous, durant leur séjour à Paris.

Bien difficile, on le voit, est, dans ces conditions singulières, la mission du professeur, obligé de parler à la fois à un public dont son expérience lui fait deviner la composition si étrangement variée, mais qu'il ne connaît en réalité pas, et dont les besoins sont essentiellement différents! Parmi ses auditeurs, les uns ignorent jusqu'aux premiers éléments de l'histologie normale ou pathologique, et n'ont aucune notion, même élémentaire, des choses de la dermatologie. Les autres viennent simplement pour apprendre pratiquement l'art de traiter quelques dermatoses; les autres enfin, versés à la fois dans la médecine générale et dans la médecine spéciale, espèrent trouver dans la parole du maître l'exposé des plus récents progrès, la discussion des méthodes thérapeutiques générales ou locales, ou des notions élevées sur la question, toujours magnifique même en ses obscurités, des doctrines médicales et des maladies constitutionnelles!

Assurément, rien de plus étrange ne peut être rêvé, rien de plus contraire aux progrès réels de l'enseignement dermatologique! C'est l'incohérence et le désordre portés à l'extrême!

Voyez, au contraire, si, comme cela devrait être, tout étudiant en médecine était tenu de faire un stage à l'hôpital Saint-Louis, après avoir satisfait aux exigences de l'éducation médicale générale, quel auditoire d'élite pour le professeur! quelle régularité et quel ordre il serait aisé d'introduire dans le plan, la nature, le degré des leçons qui seraient faites! Quelle émulation pour les professeurs! quel progrès pour la pratique de la médecine! quel bienfait pour la population! On ne verrait plus alors les médecins les plus savants ignorer l'art de reconnaître et de traiter la gale, le favus, la teigne tondante, la pelade, et vingt autres affections

cutanées qui sont, en vérité, lettre morte pour la majorité des praticiens de l'époque!

Ce que nous disons à propos de la dermatologie est également vrai pour les autres branches essentielles de la médecine spéciale, la vénéréologie et la gynécologie, la syphilologie, la médecine infantile, l'ophtalmologie et la laryngologie. Une seule année, convenablement dirigée et organisée, suffirait amplement pour compléter l'instruction médicale de tous les élèves, et pour relever, en dix années, au premier rang, la pratique de tous les médecins du pays!

## IX

En ce qui concerne la dermatologie et notre hôpital Saint-Louis, plusieurs réformes sont indispensables, urgentes. Voici, en peu de mots, non le programme complet, mais un simple aperçu, un sommaire des réformes ou des créations de première et d'absolue nécessité :

La consultation externe, faite aujourd'hui dans un réduit misérable, opprobre véritable d'une grande capitale, sans organisation, sans personnel de service, avec la confusion la plus invraisemblable de toutes les maladies cutanées ou autres, deviendrait, avec un local convenable, une organisation appropriée, un personnel de service suffisant, et la sélection préalable des malades, une polyclinique sans rivale (1). A elle seraient rattachés naturellement les traitements de la gale, des teignes, de la phthiriasse (complètement soustraits aujourd'hui à la surveillance médicale), ainsi que d'une série d'autres affections cutanées qui ne nécessitent pas le séjour à l'hôpital et qui permettraient de donner, à côté de l'enseignement théorique, l'enseignement pratique le plus vaste qu'il soit possible de concevoir.

Au Musée dermatologique devrait être rattaché un institut dermatologique, comprenant un atelier de photographie et de dessin, des salles de travail, une bibliothèque spéciale (2), des collections d'histologie normale et pathologique, un laboratoire central d'his-

(1) (2) Ces desiderata, sont en partie, comblés aujourd'hui; l'hôpital Saint-Louis possède, à présent, de vastes salles de consultation, une bibliothèque dermatologique, et, dans le Musée, une magnifique salle de travail.

tologie, dont les chefs, pourvus des appareils et des moyens de démonstrations nécessaires, enseigneraient l'histologie cutanée normale et pathologique.

A chaque service enfin, communiquant directement avec les salles des malades, doit être rattachée une annexe, contenant une salle de cours, qui ne doit, à aucun prétexte, être disjointe du service, une salle de pansement, pour l'application des méthodes rapides et directes de traitement aux malades internes, ainsi que pour l'enseignement de la thérapeutique appliquée.

A ces conditions, mais à ces conditions seulement, l'enseignement de la dermatologie deviendra un enseignement fécond, digne de la grande cité qui est la capitale de la France, digne d'une époque et d'un régime vraiment démocratiques.

## X

Pendant le cours de ces dernières années, la littérature médicale française s'est enrichie de nombreux travaux sur la dermatologie, parmi lesquels quelques-uns ont une importance reconnue et maintiennent parmi nous la science des maladies de la peau à un degré élevé; toutefois, depuis l'époque déjà éloignée à laquelle remontent les dernières publications de Bazin et de M. le professeur Hardy, il n'a pas été donné en France de *Traité général des affections cutanées* qui pût servir de guide classique à l'élève ou de guide pratique au médecin. Bien que cette pénurie (dont nous avons exposé en toute sincérité les raisons) soit momentanée et doive être remplacée dans un avenir plus ou moins prochain par une véritable richesse de *Traités originaux*, actuellement en préparation, il n'y en a pas moins une lacune considérable à combler dans le présent; aussi avons-nous pensé faire acte d'opportunité et œuvre d'utilité générale en donnant aujourd'hui une traduction *annotée, commentée et accompagnée d'additions nombreuses*, des remarquables *Leçons sur les maladies de la peau* du professeur Kaposi, c'est-à-dire de l'ouvrage le plus récent, le plus original et le plus pratique de la dermatologie allemande.

Cette publication ne fait pas double emploi avec l'œuvre considérable du professeur Hebra, dont l'un de nous a soumis antérieurement la traduction au public français; à l'heure présente,

en effet, la science marche à pas pressés, et il ne faut qu'un bien petit nombre d'années pour la mise au jour de faits nouveaux, de révolutions doctrinales et de progrès thérapeutiques. L'ouvrage de l'illustre fondateur de l'École dermatologique de Vienne, riche de faits, et de science bibliographique, reste le véritable *compendium* de la pathologie cutanée, et doit être entre les mains de tous ceux qui veulent faire de cette partie de la pathologie spéciale une étude approfondie. Mais, pour les étudiants, pour les médecins qui ont surtout besoin d'un livre qui leur donne l'état immédiat, *actuel*, précis et élémentaire de la science sur les différentes affections de la peau, aussi bien au point de vue nosologique que sous le rapport de l'anatomie pathologique, et de la thérapeutique appliquée telle que l'ont faite les plus récents progrès, il était nécessaire de produire un résumé complet et concis à la fois de l'état actuel de la dermatopathologie. Tel est le but que s'est proposé le professeur Kaposi, telle est la raison qui nous a déterminés à mettre ses *Leçons* sous les yeux du public français, qui possédera maintenant, dans son entier, l'enseignement de l'École de Vienne, aujourd'hui la plus célèbre et la plus en faveur, ainsi que nous l'avons exposé tout à l'heure.

Quelque importance que pût avoir déjà, à ce seul point de vue, la traduction de l'ouvrage allemand (dans notre pays où la grande majorité des médecins et des élèves ne connaît pas, ou ne connaît que très imparfaitement la langue allemande), nous avons cru devoir faire davantage encore, et ajouter au texte courant des notes nombreuses, des commentaires multipliés et des additions étendues. Nous avons, pour entreprendre cette tâche ardue et souvent ingrate, des raisons multipliées; en voici quelques-unes.

Tout d'abord, s'il est vrai que l'on trouve dans les *Leçons* du professeur Kaposi un exposé assez étendu des travaux étrangers, il n'en est pas moins certain que la mention plus discrète des auteurs français nous faisait un devoir de mettre nos lecteurs à même de connaître et d'apprécier ce qui a été écrit dans tous les pays (y compris le nôtre) sur la dermatologie; nous l'avons fait avec l'indépendance la plus entière et en nous plaçant au seul point de vue de l'intérêt de la vérité scientifique.

Personne ne l'ignore, malgré les modifications assez profondes que les dix dernières années ont apportées dans notre état scolaire, les études histologiques et anatomo-pathologiques sont

moins répandues en France qu'en Autriche, où depuis longtemps (à la grande gloire de ce pays!) elles font partie véritablement intégrante de l'enseignement classique à tous ses degrés et dans toutes ses branches, alors qu'elles restent parmi nous (à notre grand détriment!) l'apanage d'un nombre restreint. Nous ne pouvions omettre de tenir compte de cette différence entre les auditeurs du professeur et les lecteurs de notre traduction; aussi avons-nous dû annexer aux descriptions du texte courant d'assez nombreuses additions, destinées à ne laisser subsister aucune obscurité sur certains points que l'auteur n'avait pas cru nécessaire d'exposer devant un public (faveur peu ordinaire aux professeurs de notre pays!) qu'il connaissait et qu'il savait, par avance, pourvu de toutes les notions préparatoires nécessaires. A cette partie de notre tâche nous avons attaché une telle importance, que nous avons maintes fois demandé assistance, pour la remplir au plus grand bien de nos lecteurs, à plusieurs des hommes éminents de notre pays qui cultivent ces deux branches de la médecine avec un succès si incontesté, soit à Paris, soit à Lyon. Sur plus d'un point, les renseignements que nos savants amis (1) ont bien voulu nous communiquer nous ont permis d'étendre ou de compléter les recherches des dermatologistes viennois. Bien plus, certaines parties importantes, telles que l'étude des affections parasitaires végétales, par exemple, ont été soumises par nous à une enquête nouvelle, à la fois clinique et histologique, dont nous avons produit les résultats.

Chacun sait aujourd'hui quelles différences profondes séparent l'École de Vienne (dont presque toutes les écoles étrangères ne sont actuellement qu'une émanation) de l'École de Paris et de l'École de Lyon, sous le rapport de la nosologie cutanée, de la doctrine dermatologique et de la philosophie thérapeutique; nous n'avons pas besoin de dire que nous avons mis ces différences en saillie toutes les fois où cela était indispensable. Absolument libres de toute attache doctrinale, recherchant simplement la plus grande somme de vérités à laquelle on peut aujourd'hui

(1) Nous devons ici exprimer particulièrement toute notre gratitude au professeur RANVIER, et au professeur RENAUT (de la Faculté de Lyon), à M. FRANÇOIS-FRANCK, à M. ERNEST CHAMBARD et à notre ami et collaborateur de chaque jour, M. F. BALZER, qui nous a si activement assisté dans nos études nouvelles de dermatophytologie.

prétendre sur ces questions ardues, nous avons dû cependant, parfois, apporter quelque vivacité dans la discussion de ce que nous considérons comme contraire à la réalité des choses. Mais nous avons l'assurance de n'avoir jamais dépassé la mesure de l'indépendance scientifique, et nous avons la ferme confiance que les rapports cordiaux et affectueux que nous avons été jusqu'ici heureux d'entretenir avec le professeur Kaposi n'en seront pas altérés. Nous avons toujours pensé que c'était honorer un auteur et lui témoigner combien on le tenait en haute et particulière estime que d'exprimer à son égard, avec une égale franchise, la louange et la critique. Le soin extrême, l'attention incessante que nous avons apportés à donner une version française claire, précise et facile à lire du texte allemand (besogne, nul ne l'ignore, ardue entre toutes!) nous font espérer que nous avons toujours *traduit* et jamais *trahi* notre auteur. Mais il va sans dire que nous donnons, par avance, à notre éminent ami, acte de rectification si quelque erreur d'interprétation s'était produite, ce que d'ailleurs nous ne croyons pas.

C'est surtout dans le domaine de la thérapeutique que nous nous sommes attachés à poursuivre la discussion. Pour l'École dermatologique de Vienne, on le sait, la préoccupation essentielle, dominante, presque exclusive, est de traiter directement la lésion locale par les moyens les plus rapides et les plus actifs, sans se préoccuper de ce que nous appelons l'état constitutionnel des sujets atteints, la *nature* de la dermatopathie, et surtout avec un dédain absolu, une négation formelle des phénomènes physiologico-pathologiques que de nombreuses générations médicales ont rapportés à la cessation ou au maintien de certaines dermatopathies.

Pour nous, comme pour la généralité des médecins français, les affections cutanées ne doivent pas être toutes envisagées sous le même point de vue. Il en est (peu importe en ce moment leur proportion numérique relative) auxquelles le jugement sommaire et l'exécution immédiate s'appliquent incontestablement; mais il en reste un certain nombre que le traitement local n'est pas toujours capable de guérir, et qui ne sont que l'un des éléments d'un état pathologique préexistant, général, éloigné, ou supérieur, qu'elles suffisent parfois, d'ailleurs (et c'est là un point capital en médecine pratique), à caractériser ou à démasquer. Nier ces

choses, c'est nier l'évidence, c'est jeter volontairement un voile sur une des plus grandes faces de la pathologie générale, de la pratique médicale. A maintes reprises, nous avons montré à quel point extrême était portée cette négation systématique de quelques-uns des plus grands principes de la médecine traditionnelle, et nous avons la ferme croyance que l'époque n'est pas éloignée d'un retour à des appréciations plus modérées. Puisse notre argumentation impartiale contribuer à ce résultat!

Mais si nous avons ainsi marqué avec insistance, et sans détour, ce que nous considérons comme l'erreur de l'École de Vienne, nous ne saurions reconnaître trop hautement combien sont nombreux et considérables les progrès apportés par Hebra et par ses disciples, par toute l'École de Vienne, dans la thérapeutique dermatologique, et particulièrement dans le traitement local, externe, mécanique, des affections de la peau. Initiés depuis longtemps, l'un et l'autre, à ces progrès dont nous nous sommes efforcés d'être les vulgarisateurs dans ce pays par l'enseignement ou par le livre, nous avons mis un soin particulier à guider nos lecteurs dans cette partie encore imparfaitement connue parmi nous de la thérapeutique dermatologique.

ERNEST BESNIER. — A. DOYON.

Paris, avril 1881.

## LEÇONS

SUR LES

# MALADIES DE LA PEAU

## GÉNÉRALITÉS

### PREMIÈRE LEÇON

Rapports de la dermatologie avec la pathologie générale. — Son importance scientifique et pratique. — Histoire de son développement depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

MESSIEURS,

L'étude des maladies de la peau, la dermatologie, ou plus exactement la dermato-pathologie, a pour but de nous initier à l'une des parties le plus importantes de la nosologie spéciale. Cette étude comprend aujourd'hui un ensemble très étendu de faits dont la réunion peut, jusqu'à un certain point, être considérée comme formant un tout complet, mais qui reste lié aux autres branches de la médecine et surtout à la pathologie générale par des ramifications organiques très remarquables.

Voilà un premier point dont il faut avoir, dès l'abord, la notion bien précise pour abandonner immédiatement, si par hasard on l'avait conçue, cette idée qu'il ne s'agirait ici que de s'approprier, pour l'exercice de l'art, une certaine routine clinique et pratique. Vous serez bientôt, au contraire, en mesure de vous convaincre que l'étude des maladies de la peau devient, sous le rapport pratique, d'autant plus profitable et, sous le rapport scientifique, d'autant plus satisfaisante que l'on cherche et que l'on embrasse avec plus de soin les rapports et les analogies que ces affections ont avec les états physiologiques et pathologiques des autres organes, du système vasculaire et nerveux, de la